

Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



Charles, Sébastien et Syliane Malinowski-Charles, éd.s.
Descartes et ses critiques. Actes du colloque international
organisé dans le cadre du Congrès annuel de l'Association
francophone pour le savoir. Québec, mai 2008

Jean-François Méthot

Volume 38, Number 1, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1088698ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v38i1.22789>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Méthot, J.-F. (2015). Review of [Charles, Sébastien et Syliane Malinowski-Charles, éd.s. Descartes et ses critiques. Actes du colloque international organisé dans le cadre du Congrès annuel de l'Association francophone pour le savoir. Québec, mai 2008]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 38(1), 152–155. <https://doi.org/10.33137/rr.v38i1.22789>

sillage des *Triumphes* de Pétrarque ou du songe de Scipion. Les leçons des morts sont variées : leçons chrétiennes de la défaite de Pavie chez Guillaume Crétin, projet de « rénovation spirituelle » dans la *Cabale metrifée* de Jean Thénau, ou encore chemin à suivre pour parvenir à la « béatitude éternelle » dans *Le Songe de Pantagruel* de François Habert. La troisième section explore la place et les formes du songe dans la poésie amoureuse en France, d'abord chez Scève, Tyard, Péletier et Louise Labé, puis dans la poésie de la Pléiade. Enfin, la dernière section étudie les liens entre poésie et histoire, illustrés dans les « songes » des *Discours* de Ronsard, dans les sonnets visionnaires de Du Bellay ou dans le songe heuristique que Maurice Scève prête à Adam dans le « Livre second » du *Microcosme*. Les deux derniers chapitres analysent plus précisément les songes de foi : du côté protestant, les deux grandes œuvres qui recourent à la forme du songe-cadre, *Le Triomphe de la Foi* de Du Bartas et *Les Tragiques* ; les épopées apocalyptiques catholiques de Jacques de Billy et de Michel Quillien ; et enfin, un songe de vocation de Guy Le Fèvre de la Boderie qui mêle les vacances ficiniennes aux degrés de la hiérarchie maïmonidienne des charismes et aux « numérations » ou « émanations » de l'arbre séphirotique de la kabbale.

On ne peut que louer l'érudition de Sylviane Bokdam, la richesse et la finesse de ses analyses stimulantes. Les songes sont toujours des textes « forts », porteurs des enjeux majeurs de la poésie du siècle : la vocation spirituelle du poète, le drame du salut, la transmission de la mémoire, le sens de l'histoire, le statut ontologique de l'image poétique, la nature de l'expérience esthétique.

VIRGINIE LEROUX

Université de Reims

Charles, Sébastien et Syliane Malinowski-Charles, eds.

Descartes et ses critiques. Actes du colloque international organisé dans le cadre du Congrès annuel de l'Association francophone pour le savoir. Québec, mai 2008.

Laval : Les Presses de l'Université Laval / Les Éditions du CIERL, 2011. 282 p. ISBN 978-2-7637-8923-1.

Pourquoi Descartes et ses critiques aujourd'hui ? C'est la question que demandent Sébastien Charles et Syliane Malinkowski-Charles dans leur introduction

qui met bien en place le contexte des études qui composent ce volume. Selon eux, ces débats de l'époque de Descartes sont encore les nôtres d'une certaine manière, et la philosophie est toujours une remise en question, comme elle l'était à cette époque. Les textes d'une variété d'auteurs, de traditions et de tendances diverses dans leurs approches, considèrent la réception critique de la pensée de Descartes à son époque et au siècle des Lumières. Les contributions sont réparties en trois sections, les critiques internes, Descartes, Leibniz, Spinoza ; les critiques externes, matérialistes, sceptiques et libertins ; et le cartésianisme devant la science nouvelle et les philosophies des Lumières.

Richard Glauber traite d'abord des rapports chez Descartes entre conscience de soi et connaissance de soi en construisant une théorie de la conscience de soi que Descartes n'a pas élaborée, certes, mais qui peut se dégager de ses Réponses et de sa correspondance. Il opère alors un dédoublement de la conscience chez Descartes entre « connaissance de soi naturelle » et « *sciencia reflexa* » (24). L'argumentation de Glauber est extrêmement bien menée à partir d'une fine analyse des propositions cartésiennes sur la conscience. On peut se demander si Descartes, qui tenait tant au *cogito* comme intuition simple, souscrirait à cette théorie de la conscience dédoublée.

Deux textes remarquables sur Leibniz montrent bien comment c'est par opposition à Descartes que Leibniz a articulé des idées des plus fertiles. Ainsi, Roger Ariew montre comment la conception cartésienne de la substance divine a pu amener Leibniz à une autre conception de l'être divin et à son célèbre principe d'individuation. Graeme Hunter, dans « La plus belle proposition modale » montre bien l'avancée de Leibniz par rapport à Descartes sur le plan de l'argument ontologique. Mettant à contribution le formalisme de la logique modale, Hunter nous montre non seulement la supériorité de la preuve leibnizienne de Dieu, mais aussi sa contribution à la philosophie de la logique. Enfin, Syliane Malinkowski-Charles retrace les métamorphoses des concepts de douleur et de plaisir chez Descartes et Spinoza. On y voit clairement l'appropriation originale et la transformation que Spinoza fait subir aux concepts cartésiens.

La deuxième partie considère les critiques plus externes, telles que celles de Hobbes, de Pascal et des libertins érudits. Daniel Garber retrace les transformations de la doctrine cartésienne de la substance au fil des objections de Hobbes et des matérialistes. Plinio Junqueira Smith montre ensuite l'originalité de la conception pascalienne du scepticisme, à partir de sa filiation avec Montaigne et Descartes. Alexandra Torero-Ibad, dans un texte captivant,

considère la réception de la physique cartésienne chez trois libertins érudits, Sorel, Cyrano de Bergerac et Sorbière, montrant trois attitudes très différentes par rapport à Descartes. Dans un texte qui touche aussi bien l'histoire de la philosophie que la théologie, Juan Carlos Moreno Romo retrace dans les débats sociaux et religieux de notre époque l'opposition de la raison et du cœur que l'on retrouve entre les figures de Descartes et de Pascal.

La troisième partie considère les critiques issues de la « science nouvelle » et des philosophies des Lumières. Laura Benitez explique comment le concept newtonien d'espace absolu s'est construit par opposition à la notion cartésienne d'espace et de mouvement. Sébastien Charles entend clarifier les notions de raison et d'imagination chez Descartes et Berkeley par le biais de leur conception des animaux, montrant chez Berkeley une vision beaucoup plus nuancée, et plus respectueuse, que celle de l'animal-machine de Descartes. Mitia Rioux-Beaulne aborde la réception « paradoxale » du cartésianisme par les philosophes des Lumières, tendue entre deux images de Descartes, celle d'un philosophe libre qui a donné une nouvelle orientation à la pensée, et celle d'un philosophe resté empêtré dans les visées d'une métaphysique obsolète. Il fait appel avec succès au cas de Diderot pour illustrer cette tension.

Daniel Dumouchel, dans un texte inattendu, dans la mesure où il est rare de considérer l'esthétique et la poétique de Descartes, considère les « émotions paradoxales » à partir des métaphores théâtrales qui reviennent dans les explications cartésiennes des passions. Par un recours aux concepts de « déréalisation fictionnelle » et d'« émotionnalisme » pour expliquer le plaisir occasionné par la tragédie et la représentation d'événements pénibles, il montre l'influence et la pertinence des idées de Descartes au niveau de l'esthétique, notamment chez Fontenelle, Dubos, Burke et Moses Mendelssohn.

Cet ouvrage explique bien comment les thèses cartésiennes ont pu se modifier chez Descartes en réponse aux objections de ses critiques. Il met bien en évidence les axes critiques dans la réception du cartésianisme, sur le plan de la métaphysique, de la science, de la religion et de l'art, bien que plusieurs de ses critiques importants, tels que Locke ou Hume, en soient absents. Enfin, et c'est ce qui lui donne une autre « valeur ajoutée », les textes font œuvre d'histoire des idées en suivant ce que Syliane Malinkowski-Charles a si bien identifié dans le titre de sa contribution, c'est-à-dire les « métamorphoses » des concepts. On trouve ainsi beaucoup de recoupements et de thématiques partagées entre les articles, ce qui rend l'ouvrage encore plus intéressant et laisse ainsi imaginer

aux lecteurs les stimulantes discussions du colloque qui a fourni l'occasion de ce livre.

JEAN-FRANÇOIS MÉTHOT

Collège universitaire dominicain

Christiansen, Keith, with contributions by Anna Pizzati and Cecilia Frosinini.

Piero della Francesca: Personal Encounters.

New York: Metropolitan Museum of Art / New Haven: distributed by Yale University Press, 2014. Pp. 96 + 50 ill. ISBN 978-0-300-19946-8 (Yale University Press) / 978-1-5883-9529-0 (Metropolitan Museum of Art) (paperback) \$19.95.

Beginning with Roberto Longhi in the early twentieth century, art historians seem continually to obsess over the geometric grace and remote beauty of Piero della Francesca. Many have fallen victim to his charms: among them, Bernard Berenson, Kenneth Clark, and John Pope Hennessey (in his classic, *The Piero della Francesca Trail* of 1991). Now, on the occasion of the display at the Metropolitan Museum of the newly-restored *St. Jerome with Suppliant*, a little panel more usually found in the Accademia in Venice, restorer Keith Christiansen indulges in his own personal reflections on Piero, supplemented by very scholarly examinations, on the part of the other contributors, of archival documents and restoration reports. The panel is examined among other small-scale examples of Piero's private devotional works, the "personal encounters" that transpire on an entirely different plane than the tourist's embodied engagement with his large-scale frescos and fresco cycles. This is painting as both conversation and prayer, the proximity of the artist sensed in every small, deliberate stroke of tempera. This kind of intimate description of often-overlooked paintings is long overdue.

I have to say that I've quite often contemplated the little *St. Jerome* panel at the Accademia, displayed in a tight little room off the vast main hallway, placed among other mostly unremarkable examples of Florentine prequels to Bellini and Giorgione. To me, there's nothing at all Venetian about Piero, and yet Longhi entitled his early essay on the painter "Piero della Francesca and the Development of Venetian Painting" (1914) and there he is at the Accademia, still keeping company with the painters of the lagoon. The *St. Jerome and*